

rible, mais Charles était courageux et énergique.

—Je travaillerai, dit-il, simplement, et je serai toujours heureux si Lucie m'aime toujours.

Les lettres de créanciers se succédaient sans interruption. Il fallait payer ou fermer les portes ; oui, fermer les portes de cet établissement sur lequel il basait tant d'espérances, qui devait amener bientôt la fortune pour lui, pour l'enfant qui jouait au berceau. Aurait-il le courage d'annoncer cette terrible nouvelle à son épouse. Oui, pourtant, et, à chaque lettre qu'apportait le facteur, lettre plus pressante, plus impérieuse, il se rendait vers Lucie, prêt à tout lui dire, mais ne lui posant toujours que la même question :

—Lucie, m'aimes-tu vraiment ?

Une lettre venait d'arriver : il la lut sans comprendre ; elle ne venait pas d'un créancier et était rédigée comme suit :

Voire femme vous trompe ; si vous en doutez, rendez-vous à cinq heures à . . . C'est elle qui vous a ruiné.

Aux âmes énergiques, le malheur donne du courage et double la force. Charles ne faillit pas. Tout s'écroulait autour de lui, il resta seul debout, et cette fois, entrant résolument, il dit à Lucie :

—Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

—Mais oui, mais oui, répéta-t-elle.

Faisant un effort surhumain :

—Mais pourquoi sors-tu ?

—Je souffre, aujourd'hui, dit la jeune femme.

—Pourquoi ne restes-tu pas avec moi ?

Et, sans en dire davantage, il se précipita dans son magasin puis, accoudé à la vitrine, il vit Lucie s'éloigner sur la rue.

—Elle me trahit, c'est vrai, bien vrai. Est-ce sa faute si elle ne m'aime pas . . . J'irai, je lui pardonnerai et ensuite . . . je mourrai.

Il partit.

* *

Dans une chambre misérable et sur un grabat plus misérable encore, git un être dont le nom ne peut être défini ; cadavre vivant, spectre mu par des ressorts invisibles, squelette enveloppé dans une peau terreuse. C'est l'oncle de Lucie qui va mourir, et c'est Lucie qui l'assiste à cette heure fatale.

Il va mourir, il le sait, et depuis trois mois il a pardonné à Lucie qui vient chaque jour s'asseoir à son chevet ; il a tant pleuré à son départ, mais il ne veut pas pardonner à celui qui lui a volé sa fille. Il l'appelle sa fille à présent, car il l'aime plus que jamais. Mais il va mourir !

La porte s'ouvre brusquement ; il entre, le prétendu mari trompé, le marchand menacé de la faillite. Il entre, le cœur brisé, une parole de mépris sur les lèvres, une idée de suicide au cerveau. Il s'avance près du lit et recule d'horreur et d'effroi.

Le moribond vient de se lever sur sa couche, la tête blanche, blanche, les yeux brillants du dernier éclat, voulant embrasser toute la lumière qui va s'éteindre pour eux ; une main longue, décharnée, montrant un coffret près de son lit, une voix d'outre-tombe, creuse, rauque, déchirant à son passage les dernières fibres d'une poitrine oppressée, et prononçant ces mots, les derniers :

—Je te pardonne, à toi aussi, soyez riches et heureux !

C'était fini !

* *

Les portes de l'établissement ne se fermeront pas. L'argent du vieil oncle a coulé dans les mains des créanciers, Lucie est heureuse, mais Charles a un remords : il a douté de sa femme.

Lui pardonnera-t-elle ?

Mais, oui ! Lucie l'aime tant !

Mathias Pilon

Il faut être inattaquable pour n'être pas mille fois attaqué ; — on ne l'est que cent fois. — JULES CLARETIE.

M. L.-V. GADBOIS, ARTISTE



NOUS avons remarqué que, depuis quelques années, les beaux-arts prenaient chez nous un développement significatif. Ils sont encore, il est vrai, à l'état bien rudimentaire, si nous les comparons aux grandes œuvres d'outre-mer. Mais les belles productions qui, à de courts intervalles, sortent de nos ateliers canadiens, dénotent un progrès constant vers la perfection et font assurément présager un brillant avenir. Ceci ne doit surprendre personne. Pourquoi ne serions-nous pas, un jour, les maîtres de l'art au Nouveau-Monde, nous, les descendants d'un peuple qui a donné à l'Europe les plus grands peintres et les plus grands sculpteurs des temps modernes ?

M. Louis Gadbois, dont LE MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui le portrait et la biographie, est né à Saint-Ours, le 2 août 1856. Comme il n'avait que six ans lorsque sa famille vint s'établir à Montréal, nous pouvons dire qu'il est un des enfants de la grande métropole. Après de rapides études à l'Académie Sainte-Marie, le brillant écolier se sentit invinciblement attiré vers la peinture, et à quatorze ans il obtenait, dans cette branche, un succès qui faisait plus que promettre. Quelques années plus tard, une œuvre jaillissait de son pinceau qui était loin, en effet, de faire démentir cette étonnante précocité. Après être demeuré douze ans à Saint-Eustache, où son existence fut intimement liée à celle du Dr Marcil et de plusieurs autres personnages éminents, depuis entrés de plain pied dans la célébrité, il revint définitivement se fixer à Montréal.



M. GADBOIS, ARTISTE

Rapide travailleur, M. Gadbois a déjà passablement produit. Sans compter un nombre incalculable de décorations et de portraits divers, il a apposé sa signature à des tableaux de premier ordre, dont plusieurs de sa composition. Pour s'en convaincre, il suffira aux connaisseurs de visiter les églises de Buckingham, Thurso, Saint-Eustache, Saint-Laurent, où les œuvres du peintre canadien luttent victorieusement avec plusieurs venues d'Europe.

Comme coloriste, cet artiste se distingue par une netteté de contour remarquable, qui exclut le vague dans les lignes générales du dessin comme dans les plus petits détails des scènes champêtres qu'il sait peindre avec une frappante exactitude. Il excelle surtout à reproduire sur la toile toutes les nuances que prend la lumière du soir dans l'éloignement. Il faut voir dans les fonds de scènes de ses tableaux où les magnifiques teintes crépusculaires commencent à se dérouler derrière les cimes violettes des monts, quelle richesse de couleurs et souplesse de touche son pinceau a su déployer !

Comme diversion à sa peinture, qui jusqu'ici a pris dans ses plus belles œuvres un caractère reli-

gieux, M. Gadbois a actuellement sur le chevalet un tableau qui ne manquera pas d'exciter dans le public canadien-français le plus grand intérêt. Il représente la "Mort de Chénier" le héros dont nous connaissons tous l'histoire.

* *

Je ne saurais, en terminant cette esquisse hâtive, résister au plaisir d'écrire quelques lignes sur un nom déjà cité, à l'adresse d'une personne dont les précieux encouragements envers ce jeune artiste de génie ne se sont jamais démentis.

Quoique à demi retiré de la vie publique, M. le Dr Marcil est incontestablement aujourd'hui une des têtes les plus éminentes du Canada français. Ceux qui n'ont pu admirer que ses nobles accents et son maintien majestueux devant les masses, ne connaissent qu'un côté de l'homme. En pénétrant dans l'intimité du foyer, vous jouissez d'une conversation exquise, aisée, enjouée même, toujours intéressante, avec une voix prenant parfois sur les sujets d'enthousiasme cette sonorité puissante et douce qui rappelle le tribun habitué à dominer le flot tumultueux des foules.



L'HON. M. LE DR MARCIL, conseiller législatif

S'il s'est souvent occupé de politique, s'il s'est toujours constitué le défenseur de toutes les justes causes, si sa mâle figure a déjà laissé une fière empreinte historique dans l'évolution progressive de nos libertés, ce n'est pas trop de dire qu'il a largement contribué au développement de la science médicale chez nous en donnant à la partie chirurgicale une puissante impulsion qui porte déjà ses fruits.

Grand orateur, savant, profond, patriote ardent mais sans préjugés, il appartient à cette catégorie d'hommes rares, à l'intelligence puissante et vaste, au physique distingué, doublé d'une grande âme généreuse ouverte à tous les dévouements.

Dans sa modeste demeure, dressant son humble toit à quelques pas de la vieille basilique, et sous laquelle une urne contient les restes de Chénier, M. le Dr Marcil me fait l'effet d'un aigle vengeur qui, après la lutte, vient replier son essor vers ces vertes et calmes rives de Saint-Eustache, pour garder de toute profanation le glorieux coin de terre où les défenseurs de nos droits dorment pour toujours.

J.-O. LAMERT.

Le monde n'est sans indulgence que pour les indulgents. — JULES CLARETIE.

Après tout, le travail est encore le meilleur moyen d'escamoter la vie. — GUSTAVE FLAUBERT.

Il y a des minutes qui créent des amitiés de vingt ans. — SAINT-LAMBERT.

Les fenêtres fermées ressemblent à des yeux d'aveugle. Les vitres luisent, le bleu du ciel s'y pose en surface et elles regardent sans voir ; elles se contentent du reflet, puisqu'il leur manque la vision. — MME ALPHONSE DAUDET.